

# « Des psychologues sont sur place... »

Jean-Max Méjean, IUFM de Paris

Lorsque Jacques Gaillard publie son livre, *Des psychologues sont sur place...*<sup>1</sup>, en 2003, des psychologues sont déjà sur place, et partout à la fois, depuis que notre société, relayée abondamment par les médias audiovisuels, se veut pléthorique en matière de catastrophes tant naturelles que provoquées, voire industrielles. En effet, le grand ébranlement du monde occidental, depuis plusieurs décennies, vient d'avoir lieu en septembre 2001 à New York et, maintenant, « la lutte du Bien contre le Mal » fait rage dans le monde entier. Du coup, des psychologues sont partout sur le front, depuis les attentats terroristes (le dernier en date au mois de mars 2004 à Madrid), jusqu'aux inondations, *crashes* d'aéronef, *kidnapping* d'enfants, actes de pédophilie, *cracks* boursiers, etc. Les informations – surtout radiophoniques et télévisées dans la mesure où elles peuvent revenir en boucle sur les événements (à la différence de la presse écrite, sauf celle qui est diffusée en continu sur l'Internet) – tendent à rassurer les auditeurs et les lecteurs comme si la catastrophe était un phénomène évitable, comme si la douleur pouvait s'enrayer méthodiquement et collectivement, par le biais d'un bataillon de pys prêts à sauter et à sauver comme la Légion à Kolwesi.

Il est bien loin le temps où les catastrophes et autres accidents ne donnaient lieu qu'à un entrefilet dans le journal du soir, comme ce fut le cas pour le Viscount d'Alitalia qui s'est écrasé sur le Vésuve, faisant 45 morts dont 18 Français, et ne provoquant que 4 000 signes, soit 50 lignes au total dans *Le Monde* du 30 mars 1964. Le même mois, un séisme de grande amplitude en Californie qui détruisit entre autres des fusées à tête nucléaire stockées près d'Anchorage ne donne lieu en tout qu'à une seule page, avec annonce en une, par deux fois dans le même journal,

les 31 mars et 1<sup>er</sup> avril 1964. Une misère si l'on considère tout le ramdam médiatique que pareilles catastrophes occasionneraient aujourd'hui. « *De nos jours*, écrit Jacques Gaillard, *qu'un vol New York-Paris s'abîme dans l'heure qui suit son décollage, et la mécanique toute prête du "discours de catastrophe" se met en route avec brio : l'été est sauvé* » (p. 68).

Mais qu'on ne s'y trompe pas, il ne faut pas voir dans le style parfois ironique de l'auteur la marque d'une forme de mépris pour les catastrophes en série qui peuvent s'abattre sur notre pauvre humanité. Il faut plutôt se demander avec lui pourquoi nous assistons actuellement à un tel traitement médiatique de la catastrophe, et à sa tentative d'éradication par le biais de la psychologie ou ce qui en tient lieu. Comme si l'homme moderne ne pouvait plus supporter l'idée de la mort et de la souffrance, comme si la douleur devait être toujours remboursée par la Sécurité sociale et les assurances. Où est passé le stoïcisme ? Qu'est devenue la pensée grecque et romaine qui recommandait de tenir loin sa douleur et d'accepter le *fatum* ? Qu'on se souvienne de Lucrèce qui regardait depuis la berge ce terrible naufrage en mer et qui s'exclamait qu'il était doux de se sentir à la fois protégé et éloigné de la catastrophe. En effet, il est bien loin pour les médias le temps du *Suave mare magno* ! Il faut être à fond dans la compassion parce que la psychologie nous a peut-être façonnés et culpabilisés, obligés que nous sommes à sans cesse demander des comptes à l'État qui n'aidait jamais assez nos congénères dans la détresse. Jacques Gaillard rappelle, quant à lui, que Sénèque consolait Marcia de la perte de son fils en lui disant simplement : « *Tu es mortelle, et tu as enfanté des êtres mortels* » (p. 51). Ce genre de discours serait très mal perçu aujourd'hui puisque le consensuel exige de nous

tous de l'apitoiement, sans cesse répété dans une sorte de tintamarre de radio-réveils, alors que le discours des médias entend nous exhorter au recueillement et au silence. « *On se demande bien comment ce résultat peut être atteint dans le vacarme ambiant du discours de catastrophe : quand cent voix autorisées et publiques proclament que sans ceci ou cela, vous ne ferez pas votre deuil (et les psychologues approuvent), la réalité même de votre douleur intime doit peu ou prou vous échapper* » (p. 52). Ce traitement médiatique et en fanfare du malheur d'autrui et l'exploitation de la catastrophe, Jacques Gaillard le ferait remonter à la nuit du 2 au 3 décembre 1959, au moment de la rupture du barrage de Malpasset. Ce drame terrible a inauguré le traitement cinématographique et télévisuel de la catastrophe, provoquant un extraordinaire mouvement de solidarité nationale, faisant sans doute à jamais école et se posant en quelque sorte comme eschatologie du traitement médiatique de la catastrophe. Maintenant, « *sans cesse sollicitée, notre compassion s'autorise de plus en plus difficilement cette indifférence qui, jadis, n'était pas seulement le fruit de l'ignorance* » (p. 165). Il est vrai que, de surcroît, cet apitoiement généralisé ne mène pas à grand-chose, si ce n'est à culpabiliser les télé-spectateurs par exemple, comme si la société était sans cesse à la recherche des coupables, générant par là un monde de procès et d'analyses psychologiques sauvages. Depuis toujours le monde est cruel et la mort au bout de l'aventure. On dirait que le discours médiatique ne supporte pas cette évidence et s'emploie, par son discours, à la mettre en scène sans parvenir bien sûr à l'éradiquer de la planète. Tant et si bien qu'on en vient à se demander maintenant, après chaque journal télévisé si, autrefois, il y avait autant de guerres, de crimes et de malheurs. La prosopopée, l'articulation des phrases sur un ton neutre utilisant toutefois la redondance des mots qui s'appesantissent sur la détresse humaine, l'amorce du commentaire apprise dans les écoles de journalisme, tout cela constitue un arsenal, souvent proche du langage guerrier ou mélodramatique, propre à créer un événement sur l'événement, pour pallier si nécessaire l'absence totale d'informations précises : « *l'abondance amplificatrice (Cicéron l'appelle copia verborum), qui dilate le quasi-rien, et l'empilage de*

*vérités générales énoncées par des emprunts caractéristiques au formulaire commun des sentiments obligés (...)* » (p. 103).

Nous sommes alors en pleine mise en place d'une méthode vaguement héritée de la psychanalyse – laquelle tend à faire parler le patient pour tenter de le guérir – mais d'une manière complètement inverse de celle de la cure analytique centrée sur le sujet. « *La culture post-freudienne (écrit Jacques Gaillard) prend un curieux pari : préconiser une posture d'extériorisation pour conjurer les perturbations de l'homme intérieur* » (*ibid.*). Nous assistons même, selon lui, à un renversement complet du locuteur. En effet, nonobstant la fonction purement phatique de la plupart des commentaires à chaud sur un accident ou un attentat, l'interviewer tente de donner la parole au rescapé ou au sauveteur afin qu'il entérine le fait que cette tragédie est vraiment tragique. Ainsi, au pompier tout noir de fumée et commotionné, qui sort d'un immeuble en flammes, notre reporter sur le terrain va demander si cette épreuve est difficile. Et s'il parvient à repérer un accidenté ou un blessé, la situation est encore plus horrible. En effet, l'interviewé exsangue et hagard, « *parlant de son malheur, [il] se culpabilise de n'avoir pas été "bon" face au micro. Car, chose horrible, il "s'écoute parler" dans le poste, et par conséquent, se juge* » (p. 44).

De plus, le phénomène aurait tendance à se généraliser, surtout à la télévision, avec l'émergence de la télé réalité qui confond de plus en plus volontairement le réel avec la fiction. Et la psychanalyse est mise alors à toutes les sautes. La psychologie comme panacée, avec ses troupes de pys étatiques qui tendent à avoir, du moins pour les médias, réponse à tout. Et la législation qui, toujours selon l'empire médiatique, devrait pouvoir empêcher toutes les catastrophes : aucune loi n'est encore prévue pour éviter que les avions ne s'écrasent et que les digues ne se fissurent. Mais que fait donc le gouvernement, semblent répéter *in petto* tous les messages télévisés et radiophoniques, ouvrant sur un monde qui aurait été cher à Platon avec sa *République* qui prétend gérer les âmes, la poésie et même l'adversité ?

Dans cet ouvrage incisif et très argumenté, Jacques Gaillard s'amuse sérieusement à jeter un œil sur cette

« Des psychologues  
sont sur place... »

Jean-Max Méjean

société gérée par les médias et qui a su si bien faire siennes les thèses de la psychanalyse ou de la psychologie plus générale. Par ces mots et surtout ces images qui veulent nous faire sans cesse accéder de plus en plus au fantasme du direct et du continu, les médias se servent aussi des psychologues envoyés censément sur place pour donner, *nolens volens*, à leurs informations toute la symbolique de la naissance et de la mort : blessés qu'on hisse hors des trous comme des nouveau-nés, charniers qu'on découvre comme s'ils étaient issus de l'Hadès, images de désolation qui n'aurait pas déplu à l'Ecclésiaste. On a toujours besoin d'un cercueil, déclare ironiquement Jacques Gaillard, car la mort rôde toujours dans les JT, avec son cortège de chappelles ardentes et de tréteaux remplaçant avantageusement le divan des psychanalystes cachés dans l'ancre de leur cabinet. On exhibe de plus en plus la psychologie comme s'il s'agissait d'une nouvelle Sibylle, qui saurait toujours ce qu'il faut répondre. Bien souvent, ce n'est pas grand-chose, comme ces gens, souvent des officiels, qui répètent en boucle, après une catastrophe incroyable, qu'il

faut que les survivants et les familles commencent à faire leur deuil. Jamais le travail de deuil n'aura été autant évoqué dans une société qui, finalement, ne sait magnifier que la jeunesse et la beauté, qui a peur de la mort et qui, pourtant, la met en scène comme pour l'exorciser et lui réclamer des comptes. « *Les hommes ont de tout temps eu des artères faibles, des blessures à cautériser, ils ont toujours eu besoin de chirurgiens. Ce qui est nouveau, c'est qu'ils aient tant besoin de psychologues. Peut-être qu'au bout de l'individualisme, il y a un Moi qui doute, qui s'effrite, qui attend tout d'autrui* » (p. 168). Hormis l'impact que représente sur les médias la mise en évidence de cet apitoiement sur les catastrophes diverses et variées, il existe aussi un aspect non négligeable qui est celui des conséquences judiciaires et législatives qui ne vont pas tarder à modifier notre société.

#### Notes

1 Jacques Gaillard, *Des psychologues sont sur place...*, Paris : Mille et une nuits, coll. « Essais », 2003.

